

Un point, c'est tout ?

De l'univers au quotidien

Katia Mendez

Réminiscence : L'entame est le reste

C'est le jour d'après...

Que j'entame cette page blanche comme on entamerait une baguette de pain. L'entame annonce la consommation de l'aliment, le début ou la fin. D'ailleurs, dans les souvenirs de mon enfance au village, j'étais invitée à aller chercher l'entame chez le boucher pour réaliser la quiche du samedi soir. Cette entame était souvent vendue moins chère car il s'agissait du reste de jambon coupé à la tranche qui ne se vendrait pas. C'est avec ce reste là, que nous, enfants, étions si heureux du repas du samedi soir ! Pour la baguette, c'est le crouton, le quignon ou encore le cul du pain, ce bout qui reste, que certains se querellent quand la baguette est fraîche ou bien qui est délaissé et donné aux poules, aux oiseaux, aux canards, aux chevaux quand il est sec. Le reste, in fine, fait toujours des heureux.

Comme si...

Cela, c'était il y a une quarantaine d'années. Le pain n'était jamais laissé au bord de l'assiette, il était toujours transformé... Depuis, il est isolé, déconnecté d'un art de vivre. Il est jeté dans un système clos : une poubelle. Encore plus prégnant, le moment du repas familial s'étant démantelé, on retrouve, avec les bouts de pains, les emballages, un peu partout, comme si le contenant global avait subi une transformation ; comme si, ce qui contient, un feu, un foyer, une maison, un accueil chaleureux, avait fondu et comme si, dans une forme de retour du refoulé, l'enveloppe, ce qui contient, s'était d'autant plus multipliée, dans une forme de répétition d'un sentiment de sécurité perdue. Comme si, le moment de la défécation ne pouvait plus attendre. On remplit, on vide, là où on se trouve, dans un rythme frénétiquement binaire, mécaniste, sans temps appréciateur sensible, sans respiration, celle qui nourrit le cœur dans le moment du partage d'un repas.

Et puis, le pain, nous n'en parlerons pas ici, du pain blanc, du pain collant, du pain congelé, du pain cuit au micro-onde, du pain qui n'a plus le goût de nos matinées, réveillés par l'odeur de

la boulangerie d'à côté. Le moment du repas, de la socialité, s'est amenuisé. Le lien social s'est unifié via un autre support, il est devenu ondulatoire. Les fixités sont devenues des transistors matérialisés par nos corps tenus à l'intérieur. Nous nous rendons compte que la présence peut se vivre à distance. La mobilité de la pensée, la vitesse même de la pensée est éprouvée par un grand nombre. On peut être chez soi et être connectés, en lien avec d'autres, à distance physique, éloignés les uns des autres.

Ceci est un point important dans le concept de transduction chez Lefebvre. C'est peut-être là, ce point historique qui relie la science physique aux sciences humaines. Les plans nommés comme étant « en dehors », « supérieurs », « au-dessus » du corps humain ont été jusqu'ici appelés spirituels et réservés, souvent aux religions ou aux mouvements dits « New Age ». Si notre représentation de la relation change, nous pouvons penser que la compréhension de l'humain dans sa totalité, comprenant différents plans, différentes vibrations et moments d'expériences renverserait une vision déconnectée du monde et irait, ou reviendrait, à plus d'universalité, d'unité dans les représentations tout en exerçant le sens critique. C'est à la condition de reconnaissance mutuelle et transdisciplinaire des principes et des lois inclus dans tous les champs de connaissances que le moment de la totalité peut être compris.

Deviens celui que tu as toujours été

Par cette vision unifiée des disciplines et en respect à leur langage, ne peut-on pas se laisser enthousiasmer par la perspective d'une résolution transductive de langage des textes anciens ? « I Am that I Am », Je suis ce que je suis est une traduction anglaise courante de la phrase hébraïque אֲשֶׁר אֲהְיֶה אֲהְיֶה, 'ehyeh' āšer 'ehyeh - aussi « je suis qui je suis », « je suis ce que je suis » ou "je serai ce que je serai "ou même « je crée ce que je crée » ou encore « Je suis celui qui est ».

Cette phrase « Eyeh asher eyeh » n'a cessé d'être déclinée jusqu'à nous dans toutes les pédagogies et philosophies de l'orient à l'occident. « Be As You Are », « Sois ce que tu es » chez Maharshi¹, Maître indien est devenu communément « Deviens celui que tu as toujours été », ou « Sois le changement que tu souhaites voir dans le monde » chez Gandhi.

¹ 1 David Godman, *Sois ce que tu es, Les enseignements de Sri Ramana Maharshi*, Commentaire et sélection par David Godman, Sri Ramasramam, Inde, 2011.

Ces phrases résonnent comme cette phrase clef de toute démarche initiatique « Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les Dieux » inscrite sur le fronton du temple de Delphes réétudiée chez Nietzsche, très proche des sagesses orientales... Par cette devise l'esprit serait une courbure de lui-même dans l'intériorité. L'esprit est alors accepté comme étant à l'intérieur de l'Homme. Que ce soit le taiji quan, le zen ou le yoga, ces disciplines orientales n'ont, in fine, qu'un seul but : le sans but, l'inachèvement, le sans fin, le vide, la Voie.

Dans le taiji quan, les pratiques pour ramener à l'unité passent par le vécu corporel du yin/yang, de la respiration interne. Les étapes passent par des formes apparentées au mouvement des animaux comme le serpent, le tigre, l'oiseau comme étant des étapes d'intégration.

Dans le hatha yoga traditionnel, le souffle est utilisé dans certaines pratiques par le mantra HAM SA : « Je suis le souffle », puis par le mantra AHAM « Je suis ». Le Tout étant MAHA. Ensuite comme le yin yang s'appliquant à d'autres relations contradictoire au yin yang jusqu'alors compris, le yoga propose le neti neti (ni l'un, ni l'autre) en revenant au AHAM, puis au HAM SA comme pratique de désidentification.

Un trou c'est tout, un point c'est tout ?

Le monde s'est emparé de ce slogan... C'est l'une des phrases de l'Ancien Testament (Exode, 3,14), qui a fait le plus couler d'encre malgré sa simplicité apparente. Ne peut-on pas y percevoir là, la complexité du mouvement universel, dialectique, torique, à l'échelle de Planck, à l'échelle planétaire du moment de l'homme sur la planète dans l'univers ?

Cet indicible circonscrit n'est-il pas là, aujourd'hui approché, appréhendé, transmis par la rapidité de connexion proposée par la technologie et ce moment de point d'arrêt mondial ?

Cette occasion du Sujet, du tiers inclus, n'est-elle pas exprimée par tous les champs de connaissance, par les métiers, ramené au moment même de l'intériorité, de la relation dans le moment ? Ce point ou ce trou ne peut s'appréhender que dans son contour et souvent que par l'effet produit.

Subalterne et tiers inclus : une question d'entretien ?

Nous n'avions depuis longtemps aussi bien perçu, la nécessité du subalterne. L'importance des métiers qui soutiennent le moment social sont perçus dans le moment.

Par la nécessité, ces implications sociales sont reconnues. D'un point de vue philosophique, une question demeurera ici ouverte : « Le négatif se rémunère-t-il ? et s'il ne l'a jamais vraiment

été, pour quelles raisons ? ». Cette question sous des apparences vites catégorisées, dans la réalité sociale, nous ne l'ouvrirons pas ici, pour l'instant, mais elle est fondamentale, non pas forcément pour l'accélération hâtive qui viendrait en réponse mais plutôt, en contraction interne, par l'aspiration de vortex interne, qu'elle peut provoquer par le resserrement diaphragmatique. Le point, du point de question, tire loin son ancrage.

La continuité de la vie quotidienne et la nécessité dans l'organisation interne des hôpitaux s'est ici remarquée. La nécessité convoque ici, le geste juste, en ce sens que le moment de l'efficacité, nécessite préparation, organisation, temps long. Ce temps n'a pas forcément pignon sur rue car il est le moment de l'entretien, de la préparation interne, celui d'avant le besoin.

L'entretien, du point de vue social, est rarement perçu comme tiers-inclus et pourtant il est bel et bien là, ce point relationnel dialectisant avec la qualité de notre vie. Le point de vue objectiviste voit le moment de l'entretien comme une absence dont la matérialité prévoit le remplacement, ou le maquillage. On remplace facilement au lieu de réparer, on recouvre de peinture ou on ajoute une matière plus épaisse pour cacher la misère. Nos quotidiens suffisent à observer la relativité du tiers inclus, souvent réduit à peau de chagrin. Mais ! Ça parle ! Ça parle d'autant plus. Cela parle comme un corps que l'on n'entretient pas, comme un corps que l'on n'étire pas, comme un corps dont on ne comprend rien à la logique d'assimilation, comme un corps, lui aussi pensé comme système fermé, déconnecté de l'environnement, déconnecté de respiration interne/externe.

Juste hier, un ami performant triathlète, me confiait qu'il avait un problème aux anches. Je lui demande s'il respire de manière interne dans des postures. Nous pratiquons ensemble vingt minutes et là, dans un visage affichant le souvenir d'avoir connu lance : « Ah oui, il faut que je reprenne le yoga, cela me fait tellement de bien, j'avais oublié. » La question de l'entretien, ressemble à l'état laissé d'une matière mémoire par la manière dont le souffle attentif dans un rythme lent, celui des réseaux internes, est impliqué.

Que ferons-nous de cette épreuve ? La question se pose : Y a-t-il débat ?

Nous y sommes. Le débat est toujours du ressort de la controverse, du conflit. L'écoute sensible (Barbier) implique la courbe en soi. Se débattre revient à s'épuiser. Se rassembler dans l'épreuve est une expérience à vivre, à percevoir, à concevoir. Dans ce moment de confinement, n'était-ce pas là, l'opportunité d'une mise en chemin vers l'intériorité, une manière de centrer sa terre, de trouver son orientation et de décider plutôt que de choisir ?

Je me souviendrai toujours de Rizu Takahashi, maître de thé céramiste qui insistait pour que je « nettoie » la pièce que je venais de former. Je ne comprenais pas ce terme « nettoyer » quand il s'agissait de terre, jusqu'à ce que je le vois « évider » si consciencieusement son bol de rituel.

Le dernier jour, il nous offre en guise de participation au stage, une calligraphie.

Non pas que je ne l'avais pas comprise, mais je dois dire que c'est aujourd'hui, alors que j'écris les derniers mots de ce texte que je suis touchée par une augmentation compréhensive.

Cette calligraphie dit : « Souviens-toi du jour où tu as contacté la terre pour la première fois. »